

2 L'économie traditionnelle, 1750-1820 : Commerce

Introduction

Toutes les communautés doivent produire des excédents agricoles afin de survivre aux périodes de mauvaises récoltes. De plus, la répartition des ressources naturelles conduit à une spécialisation régionale de la production artisanale. Ces deux facteurs ont favorisé le développement précoce du commerce à Madagascar. Ce chapitre analyse la nature et la structure du commerce à longue distance — défini comme l'échange de biens et de services sur des distances supérieures à 50 km (environ 30 miles) — avant l'essor de l'empire Merina à la fin du XVIII^e siècle.

Commerce intérieur

Au milieu du XVII^e siècle, Madagascar connaissait déjà une spécialisation économique régionale avancée et un commerce interrégional considérable. À l'ouest, les éleveurs fournissaient du bétail, du riz et du maïs aux communautés de pêcheurs Vezo Sakalava et Antankarana, en échange de poisson et de sel aux pêcheurs. Les Vezo acceptaient également le maïs et le manioc séché des Sakalava et des Mahafaly de l'arrière-pays du Menabe et de Fiherenana, en contrepartie d'orchil.

Les Merinas importaient du bétail, du sel, de la soie brute et du raphia du peuple pastoral Sakalava en échange des piastres et de marchandises de base merina : esclaves, tissus de coton et surtout produits en fer. Les tissus de coton, la ferronnerie, le manioc séché et la poterie étaient également échangés avec l'Antsihanaka contre du roseau *zozoro*, du riz et du poisson séché ou fumé, ainsi qu'avec les peuples de la côte est contre du bois, du charbon de bois, du raphia, des fibres d'arbres et de feuilles, du miel, ainsi que du sel marin et végétal.¹ À l'exception des articles en fer, les Betsileo produisaient une gamme de produits similaires, mais souvent de meilleure qualité que celles des Merina, bien qu'en moindre quantité. Ils les exportaient vers l'est, en direction des régions forestières, et au sud, chez les Bara, auprès desquels ils obtenaient du bétail et de la soie. Le Betsileo fournissait du chanvre brut, du coton et de la soie à l'Imerina, où des artisans tisserands les transformaient en étoffes qui étaient ensuite redistribuées, avec les articles en fer, dans toute l'île. En 1820, rares étaient les communautés qui n'étaient pas intégrées au circuit du commerce intérieur à longue distance. Même les petits groupes isolés de chasseurs-cueilleurs vivant dans la forêt échangeaient généralement du miel et du bois de brousse contre des outils en fer et des tissus provenant d'autres régions de l'île (voir Tableau 2.1).²

Le vol de bétail et l'enlèvement d'êtres humains à des fins de rançon ou de vente peuvent être inclus dans le cadre du commerce interne à longue distance.³ Le vol de bétail constituait une activité très sélective et structurée, endémique chez les peuples pastoraux de l'ouest et du sud-ouest. Il faisait partie intégrante des systèmes d'échanges commerciaux, dans la mesure où sa fréquence et sa réciprocité étaient telles que, même s'il n'y avait pas d'échange équilibré et immédiat, il y avait, à long terme, un échange déséquilibré et retardé dans lequel le bétail circulait constamment. Plus un individu possédait du bétail, plus sa richesse, son statut et son influence étaient perçus comme élevés, mais plus il était également exposé aux attaques des voleurs. Considéré comme une activité honorable, le vol de bétail était soigneusement planifié, avec des bandes comptant jusqu'à cent hommes s'emparant de troupeaux de deux à trois cents bêtes. Alors que la plupart des autres activités commerciales à longue distance se limitaient à la saison sèche (d'avril à octobre), lorsque les routes étaient praticables, le vol de bétail avait principalement lieu l'été, pendant la saison des pluies, celles-ci effaçant les traces des pillards.⁴

Tableau 2.1. *Produits du marché à Imerina, 1777-90*

(source: Mayeur, 'Voyage au pays d'ancove' (1777), 176; Dumaine, 'Voyage au pays d'ancaye' (1790), 270-1).

| Denrées alimentaires | Matières premières | Bétail | Produits manufacturés | |
|----------------------|------------------------------|--------------|-----------------------|----------------|
| | | | Domestique | Étrangères |
| Bœuf frais | Fer | Bœufs | Tissu de soie | Cotons de |
| Rosbif | Bois de | MoutonsPorcs | Tissu de raphia | Surate |
| Riz | construction | Canards | Tissu en fibre de | Soie de Surate |
| Haricots rouges | Bois de | Poulets | banane | |
| Haricots blancs | chauffage | Pigeons | Creusets | |
| Canne à sucre | Raphia | Esclaves | Haches | |
| Pois | Coton | | Garde-corps | |
| ambrévades | Écorces | | Piques | |
| Patates douces | Indigo | | Chaînes | |
| Bananes | Tourbe | | d'esclaves | |
| Citrons | Sel végétale | | Balances | |
| | Sel marin | | Lances | |
| | Noix de Tangena ^a | | Marteaux | |
| | Corail | | Ciseaux | |
| | Étain | | Couteaux | |
| | Cuivre jaune | | Aiguilles | |
| | Borax | | Bijoux en argent | |
| | Fer à souder | | Bijoux en cuivre | |
| | Cocons de soie | | | |

^a les noix de *tangena* étaient utilisés pour produire du poison – voir chapitre 7.

Les enlèvements prenaient diverses formes. L'une d'elles était la guerre traditionnelle, généralement une activité spéculative menée pendant la saison sèche selon les règles conventionnelles. Les combattants, composés de lanciers et de mousquetaires, assistés par des non-combattants — principalement des parents et des esclaves des guerriers — cherchaient à déjouer les défenses ennemies et à capturer des prisonniers. Comparativement aux engagements européens impliquant des forces et des armes similaires, très peu de combattants étaient tués ou blessés. Les guerriers étaient en outre suspendus en cas de crise majeure, telle

qu'une invasion de sauterelles, susceptible de menacer les intérêts agricoles communs.⁵ Les captifs étaient détenus dans l'attente d'une rançon ; comme le notait Mayeur à Imerina en 1785, « il est rare qu'un prisonnier de guerre ne soit pas racheté par sa famille, une fois qu'elle a appris sa capture. » Dans les rares cas où un captif n'était pas réclamé — ou lorsque ses proches étaient trop pauvres pour payer la rançon exigée — le ravisseur le conservait ou le vendait comme esclave. L'importance accordée à l'inhumation dans le tombeau ancestral signifiait également que les dépouilles des guerriers tués pouvaient être monnayées de la même manière : celles-ci étaient parfois découpées, et leurs parties étaient négociées séparément dans l'espoir d'obtenir un profit plus élevé.⁶

Des pillards spécialisés dans la traite des esclaves étaient également actifs. Ainsi, jusqu'en 1820, les habitants de Vohimbohitra, près du confluent des fleuves Mananara et Betsiboka, menaient régulièrement des raids en Imerina pour capturer des esclaves destinés à être vendus sur la côte ouest. En Imerina, de nombreuses bandes enlevaient des individus, voire la population entière d'un village. Les raids maritimes des Betsimisaraka de 1790 et 1820 contre les îles Comores et l'Afrique de l'Est étaient d'un tout autre ordre : leur ampleur fut telle qu'en août 1809 un navire britannique fut stationné au large des côtes du Mozambique pour tenter de repousser les pillards, et qu'en 1817, la Cour suprême de Calcutta adressa une requête à Robert Farquhar, gouverneur britannique de Maurice, pour y mettre fin.⁷

Le rôle d'Imerina

En 1800, l'Imerina s'était imposée comme le principal centre de distribution de l'île. Située au cœur du haut plateau, l'Imerina offrait un accès facile à la plupart des autres régions. Elle constituait également le principal producteur local de coton et d'articles en fer, qui figuraient parmi les marchandises les plus recherchées du commerce à longue distance. Des commerçants spécialisés et des marchés permanents s'étaient développés pour répondre aux besoins croissants de ces échanges. Le sel — un minéral relativement rare et précieux — était principalement commercialisé par les Ampanira Antankarana ou les Belo Sakalava, lesquels avaient établi un marché du sel le vendredi à « Antaisammou » en Imerina. De même, d'autres marchés spécialisés se développèrent en Imerina : à Asabotsy-Tsiafahy pour le chanvre, à Angavo pour le bois, à Alahadinilanifasana pour le coton, à Antanjombato pour les esclaves, et dans un lieu non identifié à 19 km au sud d'Antananarivo pour la soie.⁸ Des marchés de produits régionaux se formèrent à proximité des zones de production. Ainsi, le marché dominical à Ambatomanga, dans l'est de l'Imerina, jouait un rôle central dans les échanges commerciaux entre l'Imerina et l'Ankay. Hastie y remarqua en 1817 « de grandes quantités de manioc et de pommes de terre crus et bouillis, de riz, zozoura [*zozoro*] et hayrana [*herana*, une laïche couramment utilisée pour la couverture des toits], du bois de construction et de chauffage, de l'herbe pour brûler un peu de gingembre, du safran, des objets en fer forgé et de la rofia [*raffia*] ». ⁹

Le système de marchés Merina, qui existait au moins depuis le milieu du XVIIe siècle, fut organisé pour la première fois de manière permanente par Andrianamboatsimarofy (vers 1773-1795). En 1800, il constituait le système de marchés permanents le plus vaste et le plus complexe de l'île. À l'origine appelés *fihonana*, ou « lieu de rencontre », ces marchés servaient à la fois de centres d'échanges commerciaux et de lieux de proclamation publique où étaient publiés les édits royaux. Andrianamboatsimarofy les rebaptisa *tsena* (signifiant à l'origine « lieu de rencontre ») et promulgua des lois sévères contre la fraude et le vol, appuyées par la nomination des Tsiarondahy, une caste¹⁰ d'esclaves royaux, en tant qu'intendants des marchés. Toutefois, les poids et mesures traditionnels étaient initialement rudimentaires. Ainsi,

azo sakelehina (littéralement « ce que pouvait être facilement porté sous un bras ») désignait un poids compris entre deux et trois kg, tandis que la longueur traditionnelle du *refy* (« à bout de bras ») variait de 137,5 à 150 mm. Néanmoins, l'usage de balances, probablement introduite par les Swahilis, se répandit rapidement dans les principaux centres commerciaux, tout comme la piastre de l'Union espagnole. La poudre à canon et les piastres étaient généralement les seules marchandises pesées sur des balances, dont l'unité standard était la piastre qui représentait le dollar malgache (*ariary*), ou son équivalent en poids, soit 720 grains de riz humide. Ces balances étaient incapables de peser avec précision des quantités supérieures à deux piastres (soit 54 grammes), mais, en deçà de cette limite, elles se révélaient d'une grande précision. L'utilisation de faux poids ou de balances truquées était très répandue, et ce, jusqu'aux réformes d'Andrianamboatsimarofy. À la suite de la fin des guerres civiles merinas à la fin des années 1790, Andrianampoinimerina réglementa plus étroitement un réseau commercial en pleine expansion.¹¹ Il imposa cinq poids standard en fer, chacun ayant un poids fixe équivalant à des unités exprimées en piastres et en fractions de celles-ci (1/2, 1/4, 1/8, 1/12). Par exemple, le poids standard d'un *loso*, équivalent à une demi-piastre, était de 13,5 grammes. Les mesures de longueur et de volume étaient également normalisées. Le *refy* était défini comme l'équivalent d'un mètre, mesure déjà standard sur la côte est ; le *vary iray vata* (mesure traditionnelle de volume basée sur le riz) fut normalisé à environ 120 litres, et le plus petit *vata menalefona* (« la mesure de la lance rouge ») à 22 litres. En 1810, l'unité de poids établie pour la plupart des marchandises dans le commerce extérieur était la livre britannique (45,36 kg), bien qu'il existât certaines variations régionales ; par exemple, la norme dans le nord-est était le *farasila*, équivalent à environ 16 kg, et dans l'ouest, le *manampaka*, équivalent à environ 34 kg¹² (voir l'illustration 6 et la Carte 14).

6. Changement d'argent au marché aux viandes (par Rainimaharoso)



[INSERT MAP 4]

Carte 4. Les marchés du XIXe siècle dans l'Imerina

En 1800, les esclaves, le bétail, les barres de fer, les mousquets, les silex, les cartouches, les couteaux, les ciseaux, les rasoirs, les miroirs, les perles de corail (et autres), les boucles d'oreilles, les dés à coudre, les graines et le sel servaient tous occasionnellement de monnaie à Madagascar. La monnaie, probablement introduite par les Arabes dans le nord de Madagascar à partir du Xe siècle, fut complétée, à partir des années 1500, par la monnaie européenne. La poudre à canon, les tissus et les pièces de monnaie formaient une catégorie distincte, dans la mesure où ils pouvaient être subdivisés pour représenter la valeur du plus petit achat et étaient généralement acceptés en paiement de marchandises, d'impôts et d'amendes dans toute l'île.

Les pièces de monnaie étaient généralement utilisées localement — pour fabriquer des bijoux ou mises de côté — ou remises immédiatement aux marchands swahilis de la côte ouest en paiement de textiles et de mousquets importés.¹³ Le fait que les pièces ne revenaient pas aux commerçants européens, dont la plupart étaient basés sur la côte est, incita Colbert à exiger que les agents de la Compagnie française des Indes orientales à Madagascar pratiquent le troc. Cependant, la forte position de négociation des Malgaches leur permit d'exiger un paiement en pièces. Ainsi, au cours du XVIIe siècle, la monnaie étrangère, notamment la piastre d'argent espagnole *de plata* (frappée au Mexique et d'une valeur de huit réaux), devint la monnaie courante dans les principaux centres commerciaux de l'île. Les pièces arrivèrent pour la première fois en Imerina au début du XVIIe siècle et, dès 1650, facilitèrent une grande partie du commerce à longue distance à l'intérieur du pays. Une monnaie fut établie en Imerina sous Andriambelomasina (vers 1730-1770), qui frappait des pièces de *tavaiky*, mais l'entreprise s'effondra rapidement. En raison du volume de pièces importées, destinées à payer les esclaves et les provisions nécessaires à l'économie florissante des plantations des Mascareignes, les pièces devinrent la monnaie prédominante dans le commerce extérieur de Madagascar et, aux côtés de la poudre à canon et du tissu, l'une des principales formes de monnaie domestique. Ce phénomène est confirmé par l'inflation constante des prix observée à la fin du XVIIIe siècle à Madagascar.¹⁴

Commerce extérieur

Comme indiqué plus haut, le commerce extérieur a largement contribué au développement du système de marché intérieur de Madagascar. Dès les premiers temps de la colonisation humaine de l'île aux IXe et Xe siècles, des contacts furent entretenus entre l'Afrique de l'Est et, notamment, des colonies swahilies établies sur la côte nord-ouest telles que à Langany (dans la baie de Mahajamba) et à Sahadia (à l'embouchure du fleuve Manambolo), ainsi que sur la côte nord-est, à Vohimara, Mahanara, Sahambava, Lokoho et Antalaha. En 1800, elles comprenaient deux groupes : les *Hounzati*, originaires de Malindi et établis en Iboina, et les *Mozanghi* de Mahajanga (Bombetoc). Les Indiens, pour la plupart musulmans chiites Khoja ou Bohra originaires de l'ouest de l'Inde, commencèrent probablement à s'installer à Madagascar vers le XIIIe siècle.¹⁵ Bartle Frere a écrit à leur sujet en 1873 :

À Madagascar et ailleurs, les Indiens m'ont assuré que, bien que leur plus ancienne maison ne fût pas plus vieille de soixante ans, leur caste faisait du commerce avec la côte depuis des siècles... À Madagascar, ils affirment qu'ils sont installés depuis au moins un siècle à Nosy Beh [Nosy Be] et dans d'autres ports, et qu'ils [c'est-à-dire les Bohras et les Khojas] ont précédé les hindous sur la côte africaine.¹⁶

Les communautés commerciales indiennes et swahilies ont souffert de l'arrivée des Européens dans le monde de l'océan Indien ; les Portugais détruisirent leurs principaux entrepôts à la fin du XVe et au début du XVIe siècle, tout comme le firent, entre 1680 et 1720, les pirates européens qui avaient fait de Madagascar une base pour mener des raids contre les

navires marchands dans l'ouest de l'océan Indien.¹⁷ Par la suite, leur situation se redressa, atteignant son apogée dans les années 1790, lorsque Mahajanga comptait 6 000 commerçants indiens et swahilis, ainsi que leurs familles.¹⁸

Ce regain s'explique par trois facteurs : la répression de la piraterie, le développement économique des Mascareignes et l'alliance avec les Sakalava. La répression des pirates à partir de 1720 permit aux navires marchands indiens et swahilis de reprendre la mer en toute sécurité, rétablissant ainsi des contacts directs et réguliers avec l'Arabie et l'Inde. Cela encouragea, par exemple, une flotte marchande annuelle naviguant de Surat vers le nord-ouest de Madagascar.¹⁹ Aussi, les esclaves, le riz, le bétail vivant et la viande fumée ou salée malgaches étaient exportés par des commerçants indiens et swahilis vers les Portugais au Mozambique et, via Zanzibar, vers les marchés d'Arabie et du nord-ouest de l'Inde.²⁰ Des navires européens exportaient également ces marchandises à l'occasion.²¹

Deuxièmement, à partir du milieu du XVIIIe siècle, Bernard-François Mahé de la Bourdonnais (1699-1753), gouverneur des Mascareignes, lança un programme de développement économique rapide fondé sur la culture de produits de plantation destinés à l'exportation. La demande des Mascareignes en main-d'œuvre esclave et en provisions (principalement du bétail et du riz) était telle que les marchands swahilis acheminèrent par voie terrestre d'importantes quantités d'esclaves, de bétail, de riz et de maïs depuis l'arrière-pays de la côte ouest vers les ports de la côte est, Mahavelona (Foulepointe) et Toasmasina (Tamatave), afin de les vendre aux marchands des Mascareignes.²² En 1803, tous les esclaves mis en vente à Sainte Marie (Nosy Boraha), une île sous domination française au large de la côte nord-est de Madagascar, provenaient d'Anjouan, dans l'archipel des Comores.²³ De grandes quantités de bétail et de viande, ainsi qu'environ 500 tonnes de riz, étaient également exportées chaque année de Madagascar vers les Mascareignes.²⁴

Troisièmement, la reprise des activités commerciales des Indiens et des Swahilis fut favorisée par leur alliance avec les Sakalava, dont l'empire, fondé sur le commerce extérieur, atteignit son apogée au début du XVIIIe siècle, couvrant alors peut-être un tiers de l'île. Les Antsihanaka, les Antankarana et les Merina, bien qu'exclus de l'empire officiel, versaient un tribut à la cour sakalava et protégeaient les émissaires et les commerçants sakalava. Leur alliance avec les Sakalava confirma le monopole des Indiens et des Swahilis sur le commerce extérieur dans une grande partie de la côte ouest et leur permit d'étendre leur réseau commercial à partir de leur base à Mahajanga. En 1810, leurs boutres de 5 à 10 tonnes (les boutres traversant le canal du Mozambique pesaient entre 30 et 80 tonnes) se livraient au commerce côtier et fluvial dans le nord et l'ouest ; le Manambolo et le Betsiboka étaient navigables en amont sur 96 et 144 km respectivement. Des caravanes indiennes et swahilies, souvent menées par des Sakalava engagés et armés de mousquets, d'épées, voire d'arcs et de flèches à pointes barbelées,²⁵ parcouraient tout le nord de l'île et descendaient aussi loin au sud que l'Imerina et l'Ankay.

À partir du XVIe siècle, les Européens, qui considéraient Madagascar principalement comme une base de ravitaillement sur la route menant vers l'Inde et l'Orient,²⁶ établirent des comptoirs côtiers sur l'île, notamment dans la baie de Saint-Augustin, aux alentours de Tolagnaro, et dans la baie d'Antongil. Ils s'aventurèrent également à l'intérieur des terres, atteignant pour la première fois l'Imerina sous le reign d'Andrianjaka (vers 1610-1630). L'Imerina, l'une des régions les plus densément peuplées, devint le principal centre d'approvisionnement en esclaves. Comme le remarqua Mayeur en 1777, « l'afflux de Malgaches et d'étrangers sur ces marchés est étonnant ; on y voit des individus de toutes les provinces et régions qui se rendent sur les marchés pour acheter et vendre ».²⁷ À la fin du

XVIII^e siècle, des planteurs et des marchands, principalement des Créoles des Mascareignes, commencèrent à s'installer en petit nombre sur la côte nord-est.²⁸

À la suite de la guerre d'indépendance américaine, les Nord-Américains se rendirent de plus en plus souvent dans les mers entourant Madagascar, tant pour la chasse à la baleine que pour réapprovisionner les navires de la Compagnie des Indes orientales qui, dès les années 1790, avaient fait de Salem, dans le Massachusetts, le premier centre mondial du commerce du poivre. L'île Maurice, principal débouché des marchandises saisies par les corsaires français sur les navires britanniques de la Compagnie des Indes orientales dans l'océan Indien pendant les guerres napoléoniennes, attira davantage de marchands américains qui se mirent alors à explorer le potentiel commercial de Madagascar.²⁹

Sur la côte nord-ouest, les Européens et les Américains (collectivement appelés *Vazaha*, un terme désignant les « étrangers blancs ») étaient contraints de passer par des intermédiaires indiens et swahilis pour leurs échanges commerciaux ; ces derniers contrôlaient le commerce de tous les principaux ports du nord-ouest, notamment Ampasindava, Mahajanga, Tambohorana, Marovoay, la Baie de Baly, Makomba (dans la baie de Boina), la Baie de Mahajamba, Anorotsanga (dans la Baie de Rafaralahy) et la baie d'Ambavatoby.³⁰ Au sud de Tambohorana, notamment à Saint-Augustin, Morondava, Tsimanandrafozana (un port-delta à l'embouchure de la Tsiribihina) et Maintirano, les Occidentaux commerçaient généralement directement avec les chefs sakalavas. Toutefois, le commerce du sud était moins organisé, moins sûr et moins rentable que celui du nord.³¹ Les ports les plus importants de la côte est, fréquentés par les commerçants européens en 1810, étaient Mahavelona (Marofototra), suivi de Maroantsetra, Mananara, Manoro, Nosy Boraha (île Sainte-Marie), Takotainga (Tintingue), Masindrano, Fenoarivo, Matitana, Mahambo, Vohimara, Mahanoro, Mahela, Tolagnaro, Vatomandry, Sainte-Luce, Mananjary et Ranofotsy. Parmi ceux-ci, seuls les cinq derniers et Mahavelona offraient un mouillage relativement sûr.³²

La structure du commerce sur la côte est était similaire à celle de la côte sud sakalava. Comme l'a fait remarquer un marin américain lors de l'escale de son navire sur la côte malgache en 1792, probablement à Sainte-Luce :

À notre arrivée, les indigènes nous accueillirent ; ils étaient tous armés de mousquets, de couteaux et de lances, et nous conduisirent au fort où se trouvait l'homme blanc. Celui-ci nous informa que le roi vivait à quatre milles [6,4 km] de là, dans la campagne, et qu'il viendrait le lendemain. Il nous a dit que nous devions offrir un cadeau au roi, car sans cela, nous ne pourrions obtenir aucun riz de sa part.³³

Les navires marchands des Mascareignes étaient souvent des « bullockers » condamnés, mais jugés aptes à effectuer quelques courts voyages vers la côte est de Madagascar afin d'y charger du bétail vivant, ainsi que des esclaves, du riz et d'autres produits agricoles.³⁴ Dans les années 1810, 30 000 têtes de bétail étaient exportées chaque année vers les Mascareignes depuis la côte comprise entre Vohimara et le Cap Amber. Cependant, à la suite de la conquête de la côte est par les Merina entre 1817 et 1825, les principaux éleveurs de bétail migrèrent vers les plaines occidentales, entraînant une chute spectaculaire des exportations de bétail. Les marchands des Mascareignes expédiaient une partie du bétail depuis l'extrême nord-est de la côte, notamment à Maroantsetra et Angontsy, au début de la saison des cyclones, lorsque les vents variables permettaient une traversée relativement courte ; les voyages effectués pendant la saison sèche, contre la mousson du sud-ouest, prenaient beaucoup plus de temps.³⁵

Initialement, les commerçants européens se contentaient de rester dans les comptoirs côtiers. Cependant, les conflits internes entre les Betsimisaraka et d'autres peuples de l'arrière-pays, liés au contrôle du commerce extérieur, perturbèrent l'approvisionnement au point qu'ils

tentèrent d'établir des contacts directs avec les fournisseurs de l'arrière-pays.³⁶ Contrairement aux Indiens et aux Swahilis, les commerçants européens employaient généralement des *maromita*, c'est-à-dire de la main-d'œuvre locale libre, pour transporter les marchandises importées vers l'intérieur des terres et escorter les esclaves ou le bétail jusqu'à la côte est. Le portage était une activité essentiellement saisonnière, limitée, comme la plupart des échanges à longue distance, à la saison sèche, lorsque les routes menant de l'escarpement oriental au plateau central étaient praticables. L'employeur prenait en charge les canoës, les provisions et, le cas échéant, les armes des porteurs. Toutefois, si un porteur tombait malade, il devait trouver un remplaçant sous peine de perdre son salaire.³⁷

En raison de leur longue présence à Madagascar, les commerçants indiens et swahilis n'avaient généralement pas besoin d'interprètes, tandis que la plupart des commerçants européens dépendaient d'un agent capable de s'adapter aux dialectes et aux traditions locales. Les commerçants représentant une grande entreprise, ou le gouvernement des Mascareignes, engageaient généralement une personne ayant grandi à Madagascar, comme un fils de marchands créoles ou européens installés à Madagascar. Ainsi, Maurice Benyowski, au service du gouvernement français, engagea Mayeur, fils d'un marchand français ayant vécu à Madagascar depuis l'âge de quatre ans.³⁸ Les petits commerçants, qui ne pouvaient s'offrir de tels services, tiraient parti de la coutume malgache consistant à proposer leurs filles aux commerçants étrangers comme épouses temporaires. Hastie commentait ainsi en 1817 : « une mère portant sur elle pour cinquante dollars de babioles recommandera et mettra en avant les charmes de sa fille auprès d'un étranger. »³⁹ Pour ces jeunes femmes, les avantages étaient considérables : amélioration du niveau de vie ainsi que du statut social et, avec l'acquisition de compétences commerciales et linguistiques, la perspective d'un emploi régulier sur un pied d'égalité avec un marchand plus fortuné. Pendant toute la durée de la saison commerciale, elles remplissaient les fonctions d'épouse, de compagne et d'agente commerciale, les commerçants européens de la côte est ayant pour habitude d'envoyer « les femmes indigènes qu'ils gardaient » à l'intérieur des terres « pour faire du commerce à leur place ». ⁴⁰ Des relations contractuelles comparables étaient également recherchées par les commerçants autochtones de longue distance, qui « épousaient » toutefois des femmes adultes et des jeunes filles le long de leurs routes commerciales, car les compétences commerciales de leurs « épouses » importaient moins que le lien familial de confiance et d'entraide que ces alliances engendraient.⁴¹

Un code de conduite commercial largement partagé s'appliquait aux marchands étrangers à Madagascar. Ceux-ci concluaient un contrat avec le chef du port qu'ils souhaitaient utiliser comme base, afin d'obtenir l'autorisation de construire un entrepôt et d'en assurer la protection.⁴² Le libre passage à travers les frontières politiques internes était garanti par la conclusion d'un *fatidra*, ou cérémonie de fraternité de sang, avec chaque grand chef local. Le *fatidra* liait les initiés par des relations plus étroites que celles de la parenté, allant jusqu'à impliquer le partage des épouses. Un observateur notait en 1790 que :

Il unit pour toujours deux personnes ou deux familles, qui s'engagent dès lors, en toutes circonstances, à s'offrir mutuellement protection et assistance, comme si elles étaient liées par le sang... Devant des témoins, les deux parties prêtent serment réciproque [d'allégeance]... après quoi chacun se fait une petite incision dans la poitrine – suffisante pour faire couler une ou deux gouttes de sang. Ils tarissent le sang avec un petit morceau de gingembre. On leur donne ensuite le gingembre taché du sang de leur « frère », qu'ils mangent. Il est considéré comme une infamie pour quiconque de rompre ce serment.⁴³

Les commerçants swahilis, opérant principalement dans l'ouest de Madagascar, n'avaient guère besoin de conclure de *fatidra* en raison de l'étendue de l'hégémonie de leurs alliés sakalava, dont de nombreux chefs s'étaient par ailleurs convertis à l'islam. En revanche, dans l'est politiquement fragmenté, les commerçants européens étaient fréquemment contraints

de conclure ce type d'accord. Ainsi, Dumaine, l'un des principaux commerçants français de la fin du XVIII^e siècle, négocia jusqu'à vingt *fatidra* pour protéger ses intérêts commerciaux.⁴⁴ Une fois l'autorité du commerçant reconnue, tous les villages qu'il traversait étaient tenus, à chaque fois qu'il le demandait, de lui fournir, ainsi qu'à sa suite, nourriture et gîte. Le commerçant était tenu par la coutume d'offrir un cadeau aux villageois, mais sa valeur reflétait le statut du commerçant plutôt que celui du service rendu.⁴⁵

Les marchands étrangers s'efforçaient également d'influencer les conditions d'échange. La valeur des cadeaux offerts par le commerçant — indispensables tant pour initier que pour faciliter les négociations commerciales — étant traditionnellement supérieure à celle des cadeaux offerts par le fournisseur, ce processus pouvait s'avérer coûteux. Dans les grands centres commerciaux, tels que l'Imerina, cette « taxe » restait limitée, car les négociations préliminaires suivaient des règles établies et ne s'étendaient parfois que sur quelques jours. En effet, vers 1800, la plupart des commerçants étrangers visitant l'Imerina étaient confinés aux marchés désignés pour le commerce extérieur. Dans les régions éloignées, où les produits recherchés n'étaient disponibles qu'après accords préalable, les délais — souvent à plusieurs mois, exposait le commerçant étranger à la pression des fournisseurs pour renégocier les conditions de vente. De plus, les commerçants devaient par ailleurs fixer à l'avance le prix du retour de tout esclave ou bétail susceptible de s'échapper entre le moment de l'achat et l'embarquement.⁴⁶

Les importations en provenance de l'Inde et de la région swahilie comprenaient de la soie brute et du coton de Surat, ainsi que des tissus, des mousquets, des balles de mousquet, des silex, de la poudre à canon, du verre, des bijoux, du sel et même des œufs d'autruche. Ces marchandises étaient payées par les Sakalava en esclaves, bétail, peaux, riz, bois précieux, gomme copal et ambergis ; par les Antakarana en écaille de tortue ; et par les Merina, les Antsihanaka et les Bezanozano en esclaves ainsi qu'en piastres. Sur les quelque 120 000 piastres importées chaque année par les commerçants européens sur la côte est pour acheter des marchandises d'exportation, les Malgaches en transféraient environ 80 % aux commerçants indiens et swahilis en paiement des importations provenant de la côte ouest. Comme le remarquait Hastie à propos de Radama I^{er} d'Imerina en 1817 : « Il échange des chaînes [d'argent] avec les Arabes, car ceux-ci ont des stocks d'esclaves, et des esclaves avec tous les marchands européens. »⁴⁷

Les produits occidentaux les plus recherchés étaient les articles de qualité, principalement les tissus en coton, les mouchoirs imprimés ou unis, les armes et les munitions, ainsi que la quincaillerie, les spiritueux et les piastres en argent. Il existait un marché considérable aux Mascareignes pour les esclaves — principalement originaires des marchés d'Imerina, d'Anosy et, dans une moindre mesure, de Betsimisaraka — ainsi que pour le bétail vivant, le bœuf salé, le riz et le bois de construction, provenant de Betsimisaraka, des Ankay et des Antaimoro. Les Mascareignes importaient en moyenne environ 1 350 têtes de bétail malgache par an entre 1775 et 1800, et à cette dernière date, entre 2 000 et 2 500 tonnes de riz provenant de Mahavelona seulement. Le bœuf salé se vendait à La Réunion entre 2,5 et 2,9 fois son prix d'achat à Toamasina.

Les esclaves constituaient sans doute la principale exportation du XVIII^e siècle. En 1790, quelque 3 000 esclaves étaient importés chaque année à Maurice, principalement depuis la côte malgache. La demande en main-d'oeuvre servile dans les Mascareignes a connu une croissance spectaculaire à la suite de la revitalisation des îles à partir des années 1730. Madagascar, source la plus proche et la moins coûteuse, fournit 45 % des quelque 160 000 esclaves importés aux Mascareignes entre 1610 et 1810, contre 40 % provenant d'Afrique de

l'Est. À l'intérieur de Madagascar, les Merina, Antsihanaka, Bezoanozano, Antaimoro, Betsileo, Bara et Sakalava menaient des raids esclavagistes pendant la saison sèche à l'hiver. À partir des années 1770, les marchands français, puis de plus en plus les marchands mérina, dominèrent le trafic d'esclaves en provenance de l'Imerina, laquelle exporta entre 1 500 et 1 800 esclaves par an vers la côte entre 1802 et 1808.⁴⁸ Pier Larson a avancé que la grande majorité des esclaves exportés était d'origine mérina.⁴⁹ Cependant, à partir d'environ 1795, la plupart étaient en réalité des Sakalava et des Betsileo réduits en esclavage par les Merina, puis vendus à l'exportation, soit en Imerina, soit sur la côte est.⁵⁰

Les profits pouvaient être considérables ; des esclaves coûtant entre 20 et 25 piastres pouvaient se revendre aux Mascareignes pour 90 piastres, « selon leur sexe, leur âge, leur force et leur beauté. »⁵¹ Les Français privilégiaient les marchés malgaches de la côte est ; ceux-ci constituaient le centre d'approvisionnement le plus proche pour les Mascareignes, se trouvaient à proximité des marchés d'esclaves de l'intérieur des terres et disposaient d'un arrière-pays rizicole. Mahavelona, principal entrepôt à la fin du XVIII^e siècle, fut remplacée par Toamasina à partir de 1801.⁵² Cependant, la perturbation des routes commerciales vers l'Imerina, due à des conflits intestins et à des différends commerciaux, incita les intermédiaires, notamment les Swahilis (du nord-ouest) et les Betsimisaraka (du nord-est), à rechercher d'autres sources d'approvisionnement en esclaves. Parmi celles-ci figuraient, de 1785 à 1820, les îles Comores (notamment Anjouan) et les ports d'Afrique de l'Est, tels qu'Ibo, Kilwa, Querimba et l'île de Mozambique.⁵³

Il existait également un commerce d'esclaves traditionnel, bien plus modeste, qui reliait l'ouest de Madagascar aux marchés du Moyen-Orient et de l'Inde, ainsi qu'à des navires européens occasionnels approvisionnant des marchés aussi dispersés que les Mascareignes, le Cap de Bonne-Espérance et les Amériques. Les marchands mérina et swahilis vendaient des esclaves provenant de l'intérieur des terres aux marchands musulmans de la côte nord-ouest, tandis que les négriers européens étaient principalement approvisionnés auprès des Bara et des Sakalava de la côte sud-ouest.⁵⁴ En 1820, cinq principales routes d'approvisionnement en esclaves s'étaient développées à Madagascar : Betsileo-Morondava, Ibara-Saint-Augustin, Imerina-Iboina (notamment Mahajanga), Iboina-Baie d'Antongil (via le fleuve Sofia) et Imerina-côte nord-est (Mahavelona et Toamasina). Toutes acheminaient des esclaves malgaches destinés à l'exportation, tandis que la quatrième acheminait également des esclaves africains importés par les ports du nord-ouest, via des routes terrestres, vers la côte nord-est.⁵⁵

Parmi les produits de moindre valeur vendus aux navires de passage et aux marchands des Mascareignes figuraient les ignames, les noix de coco, les bananes et autres fruits, les moutons, la volaille, les porcs, le lait, le sel, le pourpier, les patates douces, le poisson, les lances, la cire d'abeille, les pagnes (*salaka*) et les produits d'accouplement. Les exportations plus localisées comprenaient, depuis les côtes ouest et nord-ouest, de la viande et des carapaces de tortues — y compris des coquilles de cauris expédiées vers l'Afrique de l'Ouest et l'Asie pour servir de monnaie ; depuis la côte ouest, du maïs et de l'ambre gris (exportés vers l'Europe pour être utilisés en cuisine et dans la fabrication de parfums), et depuis le sud-ouest, l'orchil et la coquille de cassis (employés respectivement dans la production de teinture, de camées et de porcelaine), ainsi que les limaces de mer (*Holothurians*), exportées vers les marchés chinois comme mets de choix pour la soupe.⁵⁶ Enfin, au début des années 1800, les Européens de la côte est commencèrent à exploiter le caoutchouc, ainsi que d'autres produits forestiers, et à cultiver des cultures d'exportation telles que le thé et le café.⁵⁷

En 1820, le commerce à longue distance s'était doté d'un code standard de pratiques commerciales, d'un usage largement généralisé de la monnaie et d'un système de marché bien

développé. La paix qui suivit la fin des guerres civiles merina dans les années 1790, ainsi que la mise en place d'un système de marché fortement réglementé, assuré la prééminence de l'Imerina au sein du réseau commercial national. La variété des produits vendus sur les marchés Merina s'accrut considérablement.⁵⁸ Une chanson betsimisaraka enregistrée en 1803 vantait les bienfaits de ce commerce :

Ô Est bienheureux, Est bienheureux, Est bienheureux,

Toi, d'où le soleil se lève et d'où vient l'Homme blanc,

Source d'argent et de coton,

Source d'armes à feu et de poudre à canon,

Source de silex et de plombs,

Source du feu qui illumine la terre,

[Et à partir duquel] on fabrique la serpe et la hache,

Qui ont permis à l'homme de travailler et de manger à sa faim !

Ô Est bienheureux, qui se trouve là-bas !

Ô Ouest bienheureux, Ouest bienheureux, Ouest bienheureux, Ouest bienheureux,

Toi, sur qui se lève la lune, d'où vient la soie,

Source des ceintures et des pagnes,

Source de l'angady [pelle] et du Hova [Merina],

Qui sert les Betsimisaraka ?

Source du bétail !

Ô Ouest bienheureux, qui se trouve là-bas !⁵⁹

¹ Mayeur, "Voyage au pays d'ancove" (1777), 176, 183; *idem*, "Voyage au pays d'ancove" (1785), 208, 223, 226; Hugon, "Aperçu" (1808), 13; Dumaine, "Voyage au pays d'ancave" (1790), 258, 263, 266-7, 269, 276; *idem*, "Voyage à la côte de l'ouest" (1793), 299, 306-7; Rondeaux, "Mémoire" (1809), 122; Hastie, "Diary" (1817), 145-6; Oliver, *Madagascar* vol. I, 216, 229, 251, 256 and vol. II, 54, 91; *GH* (1908), 214 and (1928), 16, 181, 216, 229, 253, 256, 297, 307, 338; Sibree, *A Naturalist*, 56; Chapus et Dandouau, "anciennes industries malgaches," 47, 64; Charles Robequain, "Une capitale montagnarde en pays tropical: Tananarive," *Revue de géographie alpine* 37. 2 (1949), 285; Delivré, *L'histoire des rois*, 341, 343.

² Mayeur, "Voyage au pays d'ancove" (1777), 166; *idem*, "Voyage au pays d'ancove" (1785), 226; Hugon, "Aperçu" (1808), 16; Rondeaux, "Mémoire" (1809), 123; Oliver, *Madagascar* vol. I, 387 and vol. II, 191; Chapus et Dandouau, "anciennes industries malgaches," 47; *GH* (1908), 218, 223, 258 and (1928), 169.

³ Voir Lars Sundström, *The Exchange Economy of Pre-Colonial Tropical Africa* (London, 1974), 19; *GH* (1908), 362.

⁴ *GH* (1908), 225; Copland, *History of Madagascar*, 17-18; Michel, *Moeurs*, 129, 137-41.

⁵ Mayeur, "Voyage au pays d'ancove" (1785), 214-15; Anon, "Mémoire historique" [1790], 73; Avine, "Voyages" (1802), 55; Decary, *Coutumes guerrières* vols. I et II.

- ⁶ Mayeur, "Voyage au pays d'ancove" (1775), 62; *idem*, "Voyage" (1785), 215, 229.
- ⁷ Mayeur, "Voyage au pays de S'éclaves" (1774), 91, 97; *idem*, "Voyage au pays d'ancove" (1777), 153, 167, 180, 183; *idem*, "Voyage au pays d'ancove" (1785), 211, 216, 229; Dumaine, "Voyage à la côte de l'ouest" (1793), 299; Rondeaux, "Mémoire" (1809), 119; *RH*, 75; Farquhar to Radama, Port Louis, 9 Aug. 1817; *idem* to Stanfell, Port Louis, 22 Aug. 1817; Blanc to Pye, Port Louis, 20 Sept. 1817, *PRO.CO.167/34*, 84, 105–6, 121; Hastie, "Diary" (1824–5); Decary, *Coutumes guerrières* vol. I, 87–8; voir aussi Sundström, *Exchange Economy*, 19
- ⁸ Mayeur, "Voyage au pays d'ancove" (1777), 176; *idem*, "Voyage au pays d'ancove," (1785), 212–4; Hastie, "Diary" (1817), 170–1; Oliver, *Madagascar* vol. II, 91; *GH* (1928), 295; Sibree, *A Naturalist*, 56; Chapus et Birkeli, "Historique d'Antsirabe," 69; Chapus et Dandouau, "anciennes industries malgaches," 49–50.
- ⁹ Hastie, "Diary" (1817), 147.
- ¹⁰ Pour une explication des "castes" voir chapitre 5.
- ¹¹ Mayeur, "Voyage au pays d'ancove" (1777), 172, 175–6, 181–2; *idem*, "Voyage au pays d'ancove" (1785), 213, 226–7; Hugon, "Aperçu" (1808), 18; Decary, *Coutumes guerrières* vol. I, 128. Pour le rôle comparatif des régulateurs de marché sur l'Afrique continentale, voir Sundström, *Exchange Economy*, 20–1.
- ¹² Mayeur, "Voyage au pays d'ancove" (1777), 177; *GH* (1928), 266, 340, 518; Oliver, *Madagascar* vol. II, 114–15, 212; Alfred Grandidier, "Souvenirs de voyages, 1865–1870," *Documents anciens sur Madagascar* VI (Tananarive, n.d.), 35; Decary, *Coutumes guerrières* vol. I, 125–30; J. et S. Chauvicourt, "Les premières monnaies de Madagascar," *BdM* 261 (1968), 106–7, 165.
- ¹³ Morice, "Plan of Operation for the Trade of the coast of East Africa" (n.d.) and *idem*, "Plan for a Trading Centre on the East Coast of Africa" (Île de France, 24 Sept. 1777) – in G.S.P. Freeman-Grenville, *The French at Kilwa Island* (Oxford, 1965), 190, 196; Campbell, "Role of the London Missionary Society" vol. I, Chs. 2 and 3; *idem*, "Madagascar and the Slave Trade, 1810–1895," *JAH* 22 (1981).
- ¹⁴ Le Sage, "Mission" (1816), 99; *RH*, 19, 24; Oliver, *Madagascar* vol. II, 205, 209; L.Dahle, "The Influence of Arabs on the Malagasy Language," *AAMM* II (1876), 84, 105–13; P. Taix, "Extrait du diaire de Tamatave" (14 janvier 1885) in *idem*, "Tamatave: notes historiques" (1908), *AHVP*; Chauvicourt, "premières monnaies," 146–52; *GH* (1928), 268; E.A. Alpers, "The French Slave Trade," *Historical Association of Tanzania paper* 3 (1967), 87, 101–4; Sundström, *Exchange Economy*, 96–8; Micheline Rasoamiaramanana, "Aspects économiques et sociaux de la vie à Majunga entre 1862 et 1881" (thèse, Université de Madagascar, 1973), 55; Campbell, "Role of the London Missionary Society" vol. I, 66–7; pour une comparaison avec l'Éthiopie, voir Richard Pankhurst, *Economic History of Ethiopia, 1800–1935* (Addis Ababa, 1968), 460–8.
- ¹⁵ Rasoamiaramanana, "Aspects économiques," 10–11, 35, 54; Vincent Noel, "Île de Madagascar: Recherches sur les Sakalava," *Bulletin de la société de géographie* (1843), 19, 27–38, 93, 99; *GH* (1908), 106, 119–39, 143–60, 163–70, 315–16; Grandidier, "Souvenirs," 28; Gabriel Rantoandro, "Une communauté mercantile du nord-ouest: Les Antalaotra," *Colloque d'histoire de l'Université de Madagascar* (Mahajanga, 1981), 8; Ottino, *économies paysannes*, 187; *idem*, *Madagascar, les comores, et le sud-ouest de l'Océan Indien* (Tananarive, 1974).
- ¹⁶ Frere, "memo regarding the Banians . . . in East Africa," incl.1 dans Frere to Granville, Gulf of Oman, 16 April 1873, et "Memo," 31 Mar. 1873, dans *CFM*; voir aussi N. Hafkin, "Trade, Society and Politics in Northern Mozambique c.1753–1913" (Ph.D. Boston University, 1973), 85–8; R. Coupland, *East Africa and Its Invaders* (Oxford, 1956), Chs. 5, 8–9; *GH* (1928), 39, 249, 299, 304, 317; Samat, "Notes" (1852), 57–8, 61–2.
- ¹⁷ Pour l'histoire des pirates, voir Hubert Deschamps, *Les pirates à Madagascar* (Paris, 1949).
- ¹⁸ Rasoamiaramanana, "Aspects économiques," 10–11, 35, 54; Noel, "Île de Madagascar" (1843), 19, 27–38, 93, 99; Grandidier, "Souvenirs," 28.
- ¹⁹ Dumaine, "Voyage à la côte de l'ouest" (1793), 297; *GH* (1908), 106 and (1928), 261.
- ²⁰ *GH* (1908), 324 and (1928), 298, 302–3.
- ²¹ Charles Nordhoff, *Stories of the Island World* (New York, 1857), 44.
- ²² Mayeur, "Voyage au pays de Séclaves" (1774), 86, 92–3, 97, 101, 103–5, 115, 121, 123; *idem*, "Voyage dans le nord" (1775), 34, 37, 46; *idem*, "Voyage au pays d'ancove" (1777), 176, 180; *idem*, "Voyage au pays d'ancove" (1785), 221–2, 227, 233; Morice, "Mémoire" (1777), 100–6; Anon, "Mémoire historique" [1790], 95; Dumaine, "Voyage au pays d'ancave" (1790), 278; *idem*, "Voyage à la côte de l'ouest" (1793), 295, 297; Mayeur to Froberville, 4 avril 1806, dans Jean Valette (ed.), "Documents pour servir à l'étude des relations entre Froberville et Mayeur," *BAM* 46 I–II (1968), 89; Rondeaux, "Mémoire" (1809), 121–2; Copland, *History of Madagascar*, 12, 18; Samat, "Notes" (1852), 61, 64; Duroche, "note sur Madagascar" (15 mars 1816), *BL.Add.18135*; Hastie, "Diary" (1824–5); Noel, "Île de Madagascar" (1843); Guillain, *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de la partie occidentale de Madagascar* 2 vols. (Paris, 1845); Prud'homme, "Considérations sur les Sakalaves," *Notes, reconnaissances et explorations* 6 (1900), 413–14; Lombard, *La royauté Sakalava*; Oliver, *Madagascar* vol. I, 272, 291, 323–4, 423; *GH* (1908), 160, 165, 315–16, 324 and (1928), 260–2, 308; Alfred Horn, *The Waters of Africa* (London, 1932), 97.

- ²³ J.M. Filliot, *La traite des esclaves vers les Mascareignes* (Paris, 1974), 153–4; Gill Shepherd, “The Comorians and the East African Slave Trade,” dans James L. Watson (ed.), *Asian and African Systems of Slavery* (Oxford, 1980), 74–6; voir aussi James Walvin, *Slavery and the Slave Trade* (London, 1983), 66, 69.
- ²⁴ Mayeur, “Voyage au pays de Séclaves” (1774), 123; *idem*, “Voyage dans le nord” (1775), 62; Grégoire Avine, “Notes de voyage à Fort Dauphin” (1804) dans Raymond Decary, “Le voyage d’un chirurgien philosophe à Madagascar,” *BAM* 36 (1958), 326; Rondeaux, “Mémoire” (1809), 91–108; *GH* (1908), 171 and (1928), 38–9, 297; P.D. Curtin, *The Atlantic Slave Trade* (Madison, 1970), 229; Rantoandro, “communauté mercantile,” 9–10.
- ²⁵ Hastie, “Diary” (1824–5); *GH* (1908), 165.
- ²⁶ Madagascar se situait sur les principales voies maritimes qui passaient soit par le canal du Mozambique, soit longeaient la côte est de l’île. À l’approche de l’équateur, les navires partaient avant la mousson du sud-ouest vers l’Inde, et revenaient avec la mousson du nord-est - Oliver, *Madagascar* vol. I, 404–5; *GH* (1908), 172–5; René Sédillot, *Histoire des colonisations* (Paris, 1958), 490, 519; Edward Berman, “Salem and Zanzibar: 1825–1850. Twenty-five years of Commercial Relations,” *Essex Institute of Historical Collections* 105.4 (1969), 339–43; Christian G. Mantaux, “Journal de Berube-Dudemene Capitaine du Bougainville à Madagascar en 1774,” *BAM* 49 II (1971), 89.
- ²⁷ Mayeur, “Voyage au pays d’ancove” (1777), 166; see also *idem*, “Voyage au pays d’ancove” (1785), 226; Hugon, “Aperçu” (1808), 16; Rondeaux, “Mémoire” (1809), 123; Oliver, *Madagascar* vol. I, 387 and vol. II, 191; Chapus et Dandouau, “anciennes industries malgaches,” 47; *GH* (1908), 218, 223, 258 and (1928), 169.
- ²⁸ Mayeur, “Voyage au pays d’ancove” (1777), 153; Lescalier, “Voyage” (1792), 317; Avine, “Notes de voyage” (1804), 326; Chapelier, “Manuscrits,” 49–50; Nourse to Farquhar, HMS Andromarthe, Mozambique Channel, 17 Nov. 1822, *PRO.CO.167/66; RH*, 19–20; Oliver, *Madagascar* vol. I, 9–21; Jully, “Mission en extrême-orient,” *BAM* II.2 (1903), 75; *GH* (1908), 171–86, 198 and (1928), 263; Deschamps, *histoire*, 63–91; Decary, *Coutumes guerrières* vol. I, 50–1.
- ²⁹ Berman, “Salem and Zanzibar,” 339–40.
- ³⁰ Mayeur, “Voyage au pays de Séclaves” (1774); *idem*, “Voyage dans le nord” (1775), 48; Rondeaux, “Mémoire” (1809), 121; Samat, “Notes” (1852); *GH* (1928), 263, 297; Mantaux, “Journal de Berube-Dudemene,” 91–108.
- ³¹ Avine, “Notes de voyage” (1804), 326; Oliver, *Madagascar* vol. I, 421–30; Edward Ives, “extract” from “A Voyage to India” (1754), *AAMM* 22 (1898), 241–4; *GH* (1908), 315–6; Decary, *Coutumes guerrières* vol. I, 17; Campbell, “Madagascar and the Slave Trade,” 220–2; Rantoandro, “communauté mercantile,” 8.
- ³² Mayeur, “Voyage au pays d’ancove” (1785); *idem*, “Réflexions sur l’établissement et l’amélioration du commerce de Madagascar” (1802), *BL.Add.18136*, 42–3; Lescalier, “Voyage” (1792), 323; Chapelier, “Manuscrits,” 49–50; Avine, “Notes de voyage” (1804), 326; Schneider, Archives Coloniales (1818) in *GH* (1928), 280; Frappaz, “Notice sur les vents, les courans, et les atterrages de la côte sud-est de l’île de Madagascar,” *Annales maritimes et coloniales* (1820) II, 692–3; Copland, *History of Madagascar*, 14–15; Oliver, *Madagascar* vol. I, 408, 410–18; Decary, *Coutumes guerrières* vol. I, 50–1.
- ³³ John Bartlett, “Journal to the N. W. Coast and China 1790 on the ship Massachusetts,” M.6561790M, *PM*.
- ³⁴ Mayeur, “Voyage au pays d’ancove” (1777), 153; *idem*, “Voyage au pays d’ancove” (1785), 205; Copland, *History of Madagascar*, 15; Nils Bergsten, “Mémoire sur les moyens d’augmenter à Madagascar les revenus du gouvernement” (1825), (Jean Valette, ed.), *BAM* 44 (1966), 16; Oliver, *Madagascar* vol. I, 265, 412, 414; Anon, “Some Betsimisaraka folk-tales and superstitions” (trans. J. Sibree), *AAMM* 22 (1898), 217; Sibree, *A Naturalist*, 20, 22–3, 35; *GH* (1928), 297; Robequain, “capitale montagnarde,” 287; Jean Valette, “Nouvelle note pour servir à l’étude des exportations de boeufs de Fort-Dauphin à Bourbon (1820),” *BAM* 50 II (1972), 33–6.
- ³⁵ *MT* II.41 (15 Oct. 1884), 376.
- ³⁶ Mayeur, “Voyage au pays d’ancove” (1777); *idem*, “Réflexions” (1802).
- ³⁷ Mayeur, “Voyage dans le nord” (1775), 48, 60; *idem*, “Voyage au pays d’ancove,” (1785), 198–202; Dumaine, “Voyage au pays d’ancave” (1790), 259; Hugon, “Aperçu” (1808), 2, 6, 11; Le Sage, “Mission” (1816), 10, 38–9, 44–5; Hastie, “Diary” (1820), 470, 504; Gwyn Campbell, “Labour and the Transport Problem in Imperial Madagascar, 1810–1895,” *JAH* 21 (1980).
- ³⁸ Mayeur, “Voyage au pays d’ancove” (1785), 209; Dumaine, “Voyage au pays d’ancave” (1790), 253; Le Sage, “Mission” (1816), 103; Sundström, *Exchange Economy*, 58.
- ³⁹ Hastie, “Diary” (1817), 185.
- ⁴⁰ Hastie, “Diary” (1820), 482; see also Lescalier, “Voyage” (1792), 329; Avine, “Voyages” (1802), 55; Capmartin, “Notes sur la Baye St. Augustin (Côte occidentale de Madagascar)” [1815], 13, *BL.Add.18135*; Le Sage, “Mission” (1816), 64; Oliver, *Madagascar* vol. I, 454.
- ⁴¹ Dumaine, “Voyage au pays d’ancave” (1790), 274.
- ⁴² Mayeur, “Voyage au pays de Séclaves” (1774), 87, 100–1; *idem*, “Voyage dans le nord” (1775), 17; *idem*, “Voyage au pays d’ancove” (1785), 210; Dumaine, “Voyage au pays d’ancave” (1790), 264.

⁴³ Anon, "Mémoire historique" [1790]; see also Mayeur, "Voyage dans le nord" (1775), 35; *idem*, "Voyage au pays d'ancove" (1777), 160, 168, 180; *idem*, "Voyage au pays d'ancove" (1785), 208–9; Dumaine, "Voyage au pays d'ancaye" (1790), 280, 284; Lescalier, "Voyage" (1792), 318–19; Chardenoux, "Journal" (1816), 170; *GH* (1928), 266.

⁴⁴ Mayeur, "Voyage dans le nord" (1775), 35; *idem*, "Voyage au pays d'ancove" (1777), 160, 168, 180; *idem*, "Voyage au pays d'ancove" (1785), 208–9; Dumaine, "Voyage au pays d'ancaye" (1790), 280; Hugon, "Aperçu" (1808), 7; Le Sage, "Mission" (1816), 65.

⁴⁵ Hastie, "Diary" (1822), *PRO.CO.167/63*; Mayeur, "Voyage au pays de S'éclaves" (1774); *idem*, "Voyage dans le nord" (1775), 30; *idem*, "Voyage au pays d'ancove" (1785), 203; Dumaine, "Voyage au pays d'ancaye" (1790), 262–3, 267; Lescalier, "Voyage" (1792), 322; Hugon, "Aperçu" (1808), 12, 19; Le Sage, "Mission" (1816), 46–7, 57, 79; pour des comparaisons avec le continent d'Afrique, voir Sundström, *Exchange Economy*, 2, 13.

⁴⁶ Mayeur, "Voyage dans le nord" (1775), 18, 35; *idem*, "Voyage au pays d'ancove" (1777), 153, 161–2; *idem*, "Voyage au pays d'ancove" (1785), 208–9; Des Milices, "Mémoire sur les moyens de former pour le Roi dans l'isle de Madagascar un établissement de culture, de commerce, et d'entrepôt général pour l'Europe, l'Asie, et l'Afrique" (1780), 21 – *BL.Add.18136*; Dumaine, "Voyage au pays d'ancaye" (1790), 282, 285; Hugon, "Aperçu" (1808), 15; Capmartin, "Notes" [1815], 12; Hastie, "Diary" (1817), 171.

⁴⁷ Hastie, "Diary" (1817), 188; see also *ibid*, 157; *idem*, "Diary" (1824–5); Copland, *History of Madagascar*, 12–18; Oliver, *Madagascar* vol. II, 16–17; *GH* (1908), 106, 160, 162, 171 et (1928), 260, 302–3, 322–3, 327, 332; Horn, *Waters of Africa*, 97; Mayeur, "Voyage dans le nord" (1775), 86; *idem*, "Voyage au pays d'ancove" (1785), 227; Anon, "Mémoire historique" [1790], 55; Dumaine, "Voyage à la côte de l'ouest" (1793), 294–7; Chapelier, "Lettres adressées," 34.

⁴⁸ Filliot, *La traite des esclaves*, 157–9; Anon, "Etat de l'approvisionnement des marchandises de France destinées à faciliter les traites de nègres à l'isle de Madagascar," ms. (1768) dans Decary, *Coutumes guerrières* vol. I, 50; Mayeur, "Voyage au pays de S'éclaves" (1774), 87, 92, 101–5, 123, 212–14; *idem*, "Voyage au pays d'ancove" (1777), 176, 186; *idem*, "Voyage au pays d'ancove" (1785), 221–2; *idem*, "Réflexions" (1802), 45; Morice, "Mémoire" (1777), 116; Des Milices, "Mémoire" (1780), 20; Anon, "Mémoire historique" [1790], 85–7; Dumaine, "Voyage au pays d'ancaye" (1790), 261, 270–1; *idem*, "Voyage à la côte de l'ouest" (1793), 300; Lescalier, "Voyage" (1792), 326–7; Chapelier, "Lettres" (1803–5), 30; Hugon, "Aperçu" (1808), 5, 17; Rondeaux, "Mémoire" (1809), 121, 173; *GH* (1928), 293, 297, 303; Rantoandro, "communauté mercantile," 10.

⁴⁹ Pier Larson, *History and Memory in the Age of Enslavement* (Portsmouth, 2000).

⁵⁰ Gwyn Campbell, "Larceny in the Highlands of Madagascar", article de revue, *Slavery & Abolition* 23.1 (2002), 137–46.

⁵¹ Mayeur, "Voyage dans le nord" (1775), 18; voir aussi *ibid*, 60–1; Des Milices, "Mémoire" (1780), 20; Hastie, "Diary" (1817), 170; *GH* (1928), 298; Sundström, *Exchange Economy*, 76–7.

⁵² Filliot, *La traite des esclaves*, 129–41; Earl of Caledon to Nicholas Vansittart, Cape of Good Hope, 27 June 1810; Moorson to Commodore Christian, HMS Andromarche, 24 May 1825 – dans George Theal, *Records of South-Eastern Africa* IX (Cape Town, 1964), 13, 50–2.

⁵³ Earl of Caledon to Nicholas Vansittart, Cape of Good Hope, 27 June 1810, dans Theal, *Records* IX (1964), 13; Filliot, *La traite des esclaves*, 160–1.

⁵⁴ Filliot, *La traite des esclaves*, 157–9.

⁵⁵ *Ibid*, 155–6.

⁵⁶ Ives, "extract" (1754), 241–4; Mayeur, "Voyage au pays de S'éclaves" (1774), 85; Chapelier, "Manuscripts," 50; Copland, *History of Madagascar*, 15; Oliver, *Madagascar* vol. I, 272; *GH* (1908), 376–7 and (1928), 93, 208, 263, 308, 316, 318–19, 323; Decary, *Coutumes guerrières* vol. I, 52.

⁵⁷ Gwyn Campbell, "Coffee Production in Madagascar" in Steven Topik & William Gervase Clarence-Smith. (eds.), *Coffee under Colonialism and Post-Colonialism: The Global Coffee Economy in Africa, Asia, and Latin America, c1800–c1960* (Cambridge, 2002). Chapelier, "lettres adressées," 3, 16–18, 20, 23; *GH* (1928), 105, 314–15.

⁵⁸ Voir Tables 1 et 3.1.

⁵⁹ Chapelier, "lettres adressées," 30.